

CHAPITRE 1

*En octobre 43, Louise quitte Bruxelles pour Rochefort.
Souvenirs.*

Comme dans un rêve, la jeune femme a pris place dans le compartiment confortable du train international reliant Ostende à Bâle.

— Ah, vous prenez « la Malle » ?, lui a demandé l'employé un peu interloqué, à la gare du Nord, à Bruxelles.

C'est vrai que son allure de femme pauvre, en cheveux, le cou entouré d'un foulard, le manteau de fourrure sombre et défraîchi, les faux bas de soie peints sur ses jambes, détonnent avec les chapeaux et les manteaux de prix qu'elle a vus grimper à ses côtés.

Ce départ si attendu, si espéré, combien de fois n'y a-t-elle pas pensé, maintenant que plus rien ne la retient chez elle, que plus rien n'est comme avant.

Avant, c'était en 1938, à son premier retour chez ses parents, dans un train rapide qui la ramenait dans l'Alsace de son enfance qu'elle avait quittée six ans auparavant, à dix-huit ans. Aujourd'hui, elle sait que l'ausweiss ne l'autorise pas à passer la frontière pour retourner dans cette province, son pays, qui désormais n'est plus française.

Cette fois, sur les conseils de son plus proche voisin l'assurant qu'elle y courrait moins de risques, elle est assise sur la banquette de velours pourpre et grenat d'un compartiment de première classe. Un petit salon élégant, aux miroirs biseautés, aux parois de bois exotique, qui respire la douceur.

Mais les cahots, les arrêts et les redémarrages brusques du train font renaître son inquiétude, qu'elle tente de cacher en ne guettant pas trop souvent les mouvements suspects sur les quais des gares traversées parfois à pas d'homme, et ici, en gare de Namur.

Pour parcourir les soixante kilomètres depuis son départ de Bruxelles, elle a mis quatre heures, alors qu'avant la guerre les express parcouraient la même distance en un peu plus de trente minutes.

Durant tout ce temps, elle a eu en face d'elle une fillette de trois ans à peine, lovée dans les bras de son père qui échangeait avec elle de tendres conversations à voix basse. Ils comparaient leur main gauche sur la tablette ou devant la vitre, dans laquelle la petite se regardait parfois, en relevant ses cheveux blonds.

— Papa, tu trouves que je suis jolie ?

— Mais oui mon cœur, tu es très jolie.

Et il la serrait contre lui en murmurant de douces paroles qu'elle reprenait en chantonnant. Lui aussi était très beau, grand, les cheveux ondulés du même ton, le regard profond. Sans vouloir s'immiscer dans leur tête-à-tête, Louise leur avait souri de temps à autre, heureuse de tant de beauté, de cette harmonie, car l'image qu'ils lui offraient était précieuse.

L'allure lente du train lui avait permis d'observer les détails des villes ou des villages traversés, et de laisser renaître des souvenirs liés au charme de la petite fille. Cette enfant, elle avait eu envie de la prendre dans ses bras, de lui parler doucement, et s'émouvoir de sa chaleur, de ce parfum si léger l'entourant parfois, mais il ne fallait pas se laisser aller à ce besoin de tendresse qui la submergeait certains jours, ce désir fou, ce manque plus terrible encore que la faim, qui s'imposait à elle. À d'autres moments, au contraire, sa solitude lui était un recours, une consolation. Maxime lui aurait-il donné cet émerveillement de tenir elle aussi un enfant sur ses genoux pour lui parler, lui sourire, lui faire découvrir le monde ? Elle s'était engagée avec lui dans les dernières heures de la paix, mais maintenant qu'il ne répondait plus à ses lettres, le soulagement de se sentir libre et sans attaches la dominait souvent. L'avenir restait ouvert, avec la promesse de pouvoir choisir un destin plus conforme à de nouveaux rêves.

Ils sont descendus à Namur, remplacés par un homme élégant, assis en face d'elle, qui s'est mis à lire un journal, dont la date du jour apparaissait clairement : vendredi 20 octobre 1943, aux grands titres gothiques. Ces caractères, encore en usage exclusif dans l'Alsace d'avant 1919, sa mère lui avait appris à les lire dans les poèmes de Goethe, le seul livre qu'elle avait emporté à son départ et qu'elle n'ouvrait jamais sans un serrement de cœur.

Devant le défilé des bâtiments qui entourent la gare, elle ne peut s'empêcher d'éprouver du regret et l'inquiétude de quitter la

dernière ville importante. Elle sait qu'elle laisse derrière elle toute possibilité de refuge.

Dans ce compartiment chauffé et moelleux, fermé sur le couloir latéral, ils sont seuls maintenant à lire ou à regarder défiler le paysage et la vie soudain semble s'être arrêtée. La présence de cet homme encore jeune, un ennemi pourtant, la rassure en quelque sorte. De temps à autre, elle jette un coup d'œil sur ce visage à demi caché, sur ce qu'il laisse apparaître d'un vêtement de prix, ou sur le feuillet largement déployé, qu'elle peut comprendre. Son regard en coin, ses gestes précieux et précis l'ont rivée à son siège, mais elle n'a pas osé changer de place de peur d'attirer l'attention. Elle a pu s'adresser à lui dans sa langue, puisque l'Allemand a été sa langue maternelle, jusqu'en 1920, où l'école primaire de son village l'avait accueillie en français. Mais elle s'est tue très vite, tant elle craint une surveillance, la peur d'avoir à répondre à des questions, le début d'une poursuite qui ne lui laisserait plus aucune liberté. Ses papiers sont en ordre, mais qui sait si son nom ne figure pas dans les fichiers de recherche.

Elle laisse derrière elle des voisins complices mais craintifs qu'un interrogatoire pousserait peut-être à parler. Plusieurs fois en été ils l'ont vue ramener un grand sac de provisions qu'ils scrutaient d'un air interrogateur, au lieu du petit baluchon qu'elle faisait durer une semaine. Ils avaient tenté de savoir si elle avait de la visite, elle qui vivait seule dans le quartier extérieur où elle s'était installée au début de la guerre. Elle était restée très vague en alléguant son aide à une cousine, venant d'Anvers et réfugiée dans la capitale. Avaient-ils pu faire le rapprochement avec le fait divers que se racontaient les gens dans la rue les beaux jours, assis un moment sur les bancs au retour de leurs longues files d'attente, pour un pain ou la portion de viande hebdomadaire allouée à chacun ?

Si ses voisins directs étaient des gens bienveillants, elle l'avait compris quand ils n'avaient pas tenté d'en savoir plus, d'autres avaient pu la surprendre quand il lui arrivait d'oublier les précautions d'usage. Une dénonciation était toujours possible et la crainte d'une arrivée soudaine de la police belge ou allemande empoisonnait chacun de ses jours. Elle avait pu reprendre un semblant de vie normale dès la deuxième quinzaine d'août, mais chaque matin lui semblait depuis lors comme une nouvelle victoire sur l'ennemi, un moment d'angoisse à surmonter de plus en plus difficilement.

Au-delà de Namur, le convoi avance à vitesse encore plus réduite et par à-coups, nécessités par de mystérieux échanges dans les petites gares rencontrées. Les montées cependant sont encore douces au

moment de quitter la vallée de la Meuse pour s'enfoncer vers le sud-est, dans cette région de collines et de prés dévalant vers de petites rivières qu'elle aimerait connaître. De-ci, de-là, quelques massifs forestiers grimpent sur les hauteurs lumineuses en ces derniers jours d'un octobre ensoleillé. Le train pénètre maintenant dans une région de villages rares et peu peuplés, avant la grande forêt d'Ardenne, où elle aura perdu tous ses repères.

Elle réfléchit à la décision qu'elle a prise deux jours auparavant de quitter son modeste appartement proche de la forêt de Soignes, où elle avait cru pouvoir tenir jusqu'au retour de Maxime. Sans nouvelles des jeunes gens qu'ils avaient connus avant la guerre, ni de sa seule cousine à Anvers, elle s'était retrouvée seule dans la tourmente, la faim au ventre par manque de timbres d'alimentation et déjà transie de froid à l'annonce d'un hiver sans chauffage. Et, toujours présente, la peur d'être arrêtée qui ne la quitte plus depuis l'été.

De son sac elle tire une carte postale sans doute ancienne, dans les tons gris bleus, désignant d'une croix un petit hôtel sur la place de la gare de Rochefort, encore encombrée de voitures à cheval. L'invitation de sa jeune amie Babette l'avait surprise, puis revigorée et confortée, en réponse à sa lettre un peu désespérée. Babette et ses parents lui proposaient une chambre dans leur hôtel, et, malgré la difficulté de quitter son quartier, ses habitudes, elle avait accepté de s'aventurer dans l'inconnu.

Leur rencontre de hasard date de 1940, pendant la période assez courte de l'exode qui avait jeté deux millions de Belges sur les routes de France. L'anxiété de chaque instant, les dangers incessants, l'incertitude de l'avenir les avaient rapprochés durant quelques semaines. Sans pouvoir rejoindre ses parents qui de toute façon ne lui avaient pas vraiment pardonné son départ et son exil, Louise, à vingt-six ans, s'était retrouvée désemparée à l'arrivée rapide des Allemands, et décidée à rejoindre la seule famille française qu'elle se connaissait à Rouen. Sa mise soignée d'alors, son allure un peu sportive, son visage franc et volontaire avaient dû plaire aux parents de la jeune Babette, une fillette de onze ans, qui l'avaient invitée à monter dans leur voiture, du côté de Tournai, puis à La Panne, où ils avaient vécu quelques jours de vacances inoubliables avant d'être séparés avant leur retour, juste après la capitulation de l'armée belge, et la débâcle des armées alliées. Louise à Bruxelles n'avait pas revu ses compagnons d'un voyage qui lui avait laissé quelques bons souvenirs qu'elle se réjouit d'évoquer bientôt avec eux.

En même temps elle appréhende l'avenir, l'accueil chez cette jeune fille qu'après tout elle connaît peu et dans ces lieux inconnus. Ne faudrait-il pas leur révéler la vraie raison de sa fuite ? Son action à Bruxelles pendant l'été risque de les mettre en danger et comment le prendront-ils s'ils apprennent la vérité ?

Le train a encore ralenti en cet après-midi où elle approche du but, après un trajet d'une journée entière. Il est vrai que certains jours il faut plus de quinze heures pour la même destination. Son regard suit distraitement l'ondulation des champs et des prairies faisant place à des collines élevées, où les bois plus denses s'ouvrent sur des fermes isolées, quelques villages gris serrés autour de leur église, une demeure élégante, nichée au bord d'un étang et entourée d'un parc à l'anglaise dont les hautes frondaisons déclinent les nuances du brun et du vert.

Elle croit reconnaître l'image fulgurante d'un paysage ou d'une gare monumentale, dans l'unique bourgade traversée jusqu'ici, le long de ce parcours qu'elle aimerait tellement prolonger pour retrouver sa belle 3. Cette fois elle s'arrêtera à Jemelle-en-Famenne, proche de la petite cité dont elle va découvrir l'existence.

Elle sursaute au passage de la gare de Marloie, qu'elle sait proche de sa destination. L'express a ralenti. Des rangées de wagons de marchandises attendent qu'on les décharge, et les senteurs de résine d'une scierie toute proche l'atteignent malgré les fenêtres closes et protégées par des tentures jaunâtres. Peu d'ouvriers visibles et ce ne sont pas les rares sentinelles sur le quai et à la sortie latérale des voyageurs qui peuvent y créer du mouvement. Au même quai qui s'anime un moment, le train pour Liège s'arrête dans un crissement de freins et débarque des voyageurs en provenance de Jemelle ou de Dinant, venant du sud du pays et de la frontière française, comme elle peut le lire sur la carte géographique déposée devant elle. Le trajet très court le long de la vallée de la Wamme, ressemble à une arrivée en montagne qui se prépare insensiblement. Une route s'y étire et des villages perchés sur la rive opposée, à la pente plus accentuée, s'ouvrent sur les premiers contreforts de l'Ardenne, déjà couverts de forêts. Il est vrai qu'à Bruxelles les gens parlaient d'une contrée sauvage et pauvre. Une vision fugitive ouverte vers le sud, lui permet de détailler un moment un grand donjon de pierre bleue, un château de plaine, entouré de bâtiments de ferme, et longé par un étang couvert des vapeurs naissantes du soir.

Des cris se font entendre au bout du wagon, gutturaux comme d'habitude quand les occupants allemands apparaissent à proximité.

La menace reste imminente. Mais c'est le képi noir et galonné d'or du chef-garde qui apparaît à la porte coulissante de son compartiment pour lui annoncer l'arrêt de Jemelle :

— Le train restera plus longtemps en gare. On va réalimenter en eau et en charbon la première locomotive et en accrocher une seconde sur le parcours vers Saint-Hubert et Libramont, où les pentes sont plus fortes. Est-ce que vous continuez jusque Luxembourg ? Vous n'y arriverez que la nuit ou demain matin et ne pourrez aller plus loin aujourd'hui.

— Merci, je suis attendue à Rochefort, je vais descendre.

Il ne lui a même pas demandé son ticket, et le moment d'émotion qu'il a provoqué s'est achevé dans un sourire de sympathie. L'homme en face d'elle replie un de ses nombreux journaux et lui sourit à son tour en lui souhaitant bonne chance avec cet accent allemand qu'elle ne peut s'empêcher d'aimer.

Elle ouvre la portière au bout du wagon, avec cette angoisse qui ne la quitte plus désormais. Son inquiétude s'estompe en n'apercevant que deux uniformes gris à la sortie de la gare, qu'elle ne doit pas quitter pour prendre sa correspondance.